

SAUSSURE ET L'HISTOIRE DE LA LINGUISTIQUE : L'APPORT DES SOURCES MANUSCRITES

Gabriel Bergounioux

Armand Colin | « [Langages](#) »

2012/1 n° 185 | pages 51 à 63

ISSN 0458-726X

ISBN 9782200927455

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-langages-2012-1-page-51.htm>

Pour citer cet article :

Gabriel Bergounioux, « Saussure et l'histoire de la linguistique : l'apport des sources manuscrites », *Langages* 2012/1 (n° 185), p. 51-63.
DOI 10.3917/lang.185.0051

Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.

© Armand Colin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Saussure et l'histoire de la linguistique : l'apport des sources manuscrites

Dès que l'on entreprend de caractériser la place de l'histoire de la linguistique à l'intérieur de la discipline, on se réfère à *l'incipit* du *Cours de linguistique générale* (CLG) « Introduction Chapitre premier Coup d'œil sur l'histoire de la linguistique »¹. Pourtant, passé les pages 13 à 19 qui composent ce chapitre, l'ouvrage fait peu mention d'auteurs de la tradition grammairienne ou de contemporains. F. de Saussure en a longtemps usurpé la réputation d'un partisan de la table rase qui n'aurait eu égard ni à ses prédécesseurs ni à ses pairs dans son ambition déclarée de fonder une nouvelle théorie linguistique. Cette vision des choses trouvait sa confirmation dans la lettre de janvier 1894 à A. Meillet et dans les propos désenchantés de l'entretien que rapporte A. Riedlinger en 1909 (Godel, 1957 : 29-31) sur quoi J. Fehr (2000 : 44-47) a contribué à jeter quelque lumière par d'utiles éclaircissements.

La publication de brouillons, de correspondances et des notes prises aux cours par les étudiants a conduit à une appréciation différente. L'histoire de la linguistique se retrouve, sous plusieurs formes, dans les travaux personnels comme dans l'enseignement dispensé à Genève, et c'est une décision des éditeurs, C. Bally et A. Sechehaye, d'en restreindre la reproduction dans l'édition qu'ils ont élaborée. Ils lui ont néanmoins conservé sa place d'honneur, suivant en cela la présentation du C3. Mais, alors que la méthode linguistique passait du comparatisme au structuralisme, F. de Saussure étant *post mortem* l'un des acteurs essentiels de cette « coupure » ou de cette « révolution » pour reprendre

1. On différenciera les cours en les sténographiant C1 (1907), C2 (1908-1909) et C3 (1910-1911) et, quand ils sont cités, portés en italiques puisqu'il s'agit des notes des étudiants publiés par Komatsu & Wolf. On conserve l'intitulé CLG pour le *Cours de linguistique générale*, paru en 1916, et on adopte ELG pour les *Écrits de linguistique générale* (2002).

des termes qui ont eu leur part dans les discussions sur le sujet (Normand 2000), l'histoire de la linguistique semble avoir été épargnée par cette transformation.

On se propose d'illustrer en quoi les sources manuscrites permettent d'apprécier la façon dont F. de Saussure a situé sa contribution dans une science où il s'est inscrit avec éclat par son œuvre de comparatiste et la façon dont il a inventé une nouvelle conception épistémologique, une autre façon de faire de l'histoire de la linguistique, solidaire de la théorie qu'il a construite.

1. SAUSSURE HISTORIEN DE LA LINGUISTIQUE

F. de Saussure est intervenu à plusieurs reprises sur l'histoire longue de la linguistique. Il en associe les prémisses à la découverte de l'écriture, en particulier à l'émergence de la notation alphabétique. Il insiste sur la qualité des transcriptions du grec archaïque qu'il donne en exemple d'une transparence des notations (C1 : 7), soulignant *a contrario* les distorsions qu'introduisent les orthographes. Quelque erronée que soit l'interprétation que les locuteurs peuvent être amenés à porter sur la réalisation sonore d'un mot en la décidant à partir de son épellation, c'est en linguistique que les effets sont les plus dommageables quand une représentation graphique se substitue à la réalité, mentale, orale et sociale, des langues, seul objet du linguiste (C2 : 6). Concernant la philosophie antique, il ne manifeste pas d'intérêt pour les idées platoniciennes, ne reconnaît pas droit de cité à l'étymologie, cratyléenne ou pas (« L'étymologie n'a aucune place dans la linguistique » (C1 : 45)), et il expédie en deux phrases les destinées de la grammaire générale, d'Aristote à Port-Royal :

Le cours traitera la linguistique proprement dite, et non la langue et le langage. Cette science a passé par des phases défectueuses. On reconnaît trois phases, soit trois directions suivies historiquement par ceux qui ont vu dans la langue un objet d'étude. Après est venue une linguistique proprement dite, consciente de son objet. La première de ces phases est celle de la grammaire, inventée par les Grecs et se continuant sans changement chez les Français. Elle n'eut jamais de vues philosophiques sur la langue elle-même. Ça intéresse plutôt la logique. (C3 : 181)

Parvenu au terme de cette histoire où l'étude du versant sonore des langues (*phonos*) prend le relais de la grammaire (*gramma*), que ce soit dans *Phonétique* (où sont discutés E. Sievers, L. Havet, K. Brugmann, E. Brücke...) ou dans *Théorie des sonantes*, consacré à la critique d'E. Sievers et J. Schmidt, F. de Saussure n'inclut pas de rétrospective. Déjà, le *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* résumait en trois pages et demie soixante années de recherches, consacrant un paragraphe à F. Bopp, deux à G. Curtius, un à A. Fick, trois à A. Schleicher, un à A. Amelung, un autre à L. Meyer et deux à K. Brugmann avant qu'une synthèse de treize lignes ne fasse le point sur leurs résultats sans qu'il ait jamais été parlé de grammaire dans l'acception reçue du terme.

Entre critique et histoire, au fil des trois cours, F. de Saussure a traité de façon différenciée du passé de la linguistique, de cette relève de la grammaire par la phonologie. Un chapitre y est dévolu sous la forme d'une brève esquisse dans le C1, puis d'un développement argumenté dans le C2, comme si avait été perçu quel parti pourrait être tiré d'un exposé qui, avec de nombreux excursus, constitue le tiers de l'ensemble (un peu plus chez A. Riedlinger, un peu moins chez C. Patois), enfin dans une présentation renouvelée et condensée au début du C3 qui sert de base au *CLG*, à la réception de F. de Saussure donc.

Seront écartés dans cette contribution les commentaires sur les travaux contemporains, de K. Brugmann, de E. Sievers ou de J. Schmidt, le compte rendu préparé pour le livre d'A. Sechehaye, *Programme et méthodes de la linguistique théorique* (1908), ou les appréciations sur les conceptions stylistiques de C. Bally, la réflexion engagée au fil des rédactions souvent reprises et toujours abandonnées de l'épithète de W. Whitney. La mesure de ces essais est à prendre dans les œuvres qui servent de prétexte, à partir d'une reconstruction du champ de la production scientifique et des institutions. On a conservé à l'inverse tout ce qu'intègre le projet didactique concernant l'histoire de la linguistique. Elle s'impose progressivement à F. de Saussure, inséparablement de la construction théorique, comme la façon la plus juste d'introduire l'auditoire à son enseignement en se démarquant des propositions alors dominantes en linguistique, ainsi qu'avait entrepris de le faire W. Whitney.

Ce n'est pas un des traits les moins sympathiques de l'exposition de Whitney que la hauteur de vues, la manière absolument impersonnelle et large. Se poser où que ce soit en réformateur répugne ; l'affirmation d'une vérité scientifique est impersonnelle ; tout ce qu'il enseigne, le public auquel il s'adressait dans ses leçons peut croire que c'est ce que la linguistique a toujours enseigné avant lui. S'il y a telle erreur courante à reprendre, telle construction absurde à réduire à néant, ce sont toujours certains linguistes isolés [] alors que je ne crains pas de dire qu'il eût été équitable dans la plupart des cas de mettre cette opinion fautive au compte de la majorité des linguistes européens. (*ELG* : 203)

2. « NOUS NE FAISONS PAS L'HISTOIRE DE LA LINGUISTIQUE »

Dans le C1, l'histoire de la linguistique est à peine effleurée, requise au début de l'exposé pour engager une « analyse des erreurs linguistiques » :

§ 2 Analyse des erreurs linguistiques

1) Erreurs provenant d'une fausse conception des changements de la langue appelés à tort : *corruptions*. (...)

De l'idée de corruption dérive : *l'appréciation fautive des dialectes et patois*. (...)

2) Erreurs provenant de l'écriture. (...)

On pourrait parler des erreurs de l'orthographe (mieux désignée : cacographie !). (*C1* : 3-6)

Une dizaine de pages sont consacrées à ces deux points : d'un côté, une censure de la vision romantique, inspirée de Schlegel et qui hante les indo-européanistes,

d'une décadence des langues, de l'autre une séparation de la philologie et de la linguistique qui se conclut logiquement par un chapitre consacré à la phonétique, un domaine où la critique des textes n'a plus voix au chapitre. Dans le C1, deux éléments seulement participent à la récapitulation des résultats du comparatisme, le premier par prétérition :

Nous ne faisons pas de l'histoire de la linguistique mais de l'indo-européen : rappelons cependant la découverte de Bopp (1816) <philologue allemand (1791-1867) auteur de la : *Grammaire comparée des langues indo-européennes*> qui par la révélation du sanscrit a eu l'idée de la parenté des langues indo-européennes. Mais c'est une idée absurde que de croire que le sanscrit représente l'époque initiale conservée sans changement. (C1 : 107)

L'embarras de F. de Saussure peut s'expliquer par le fait qu'il n'est pas question d'« indo-européen » en dehors de l'histoire de la linguistique. À la différence des langues sanscrite ou latine dont la connaissance, l'histoire et le nom mêmes sont actés avant toute recherche et s'imposent au philologue comme au linguiste, la désignation adoptée ne peut être considérée indépendamment de la grammaire comparée en sorte que l'objet d'étude n'a d'autre existence que celle que l'étude lui confère. Le nom même n'est pas approuvé sans réserve par F. de Saussure qui le déclarera sans « importance spéciale » et trop long (C2 : 95).

L'histoire de la linguistique fait intrusion en dépit des réticences, mais celles-ci déforment la présentation qui, à force de concision, devient fautive. F. Bopp n'est pas le premier qui a saisi la parenté des langues, il n'est pas celui qui a désigné par cet adjectif géographique leur regroupement et il n'a pas fait du sanskrit l'équivalent du proto-indo-européen même s'il manifeste à cet égard une prudence qui lui est reprochée (C2 : 79). F. de Saussure le sait, mais ses auditeurs ? Ils n'auront d'autre secours que la consultation du *Dictionnaire des contemporains* de G. Vapereau dont les indications, notées entre chevrons dans la transcription, sont recopiées en marge.

Une autre remarque concerne les transformations de la linguistique : « La reconstruction change, mais il est excellent qu'elle change : cela marque le progrès de la discipline dont <(du progrès !)> elle est l'enregistrement pur et simple. » (C1 : 115). F. de Saussure, en parlant de « progrès », se prononce pour une histoire de la linguistique cumulative et périodisée dont une méthode, celle de la reconstruction, mentionnée à cet endroit, constitue le témoignage privilégié mais non la fin, comme le croyait A. Schleicher. Il y a des recherches à entreprendre en deçà de la restitution conjecturale de la langue source qui est un résultat parmi d'autres, et un bon indicateur des acquis, mais non le *terminus ad quem*.

3. LE SECOND COURS (C2) OU L'« APERÇU »

Le titre donné au dernier tiers du C2 est explicite : « Aperçu de la linguistique indo-européenne comme introduction à la linguistique générale ». Ainsi, tandis

qu'il s'y refusait dans le C1, F. de Saussure entreprend d'attaquer de front l'histoire de sa discipline par quoi, après avoir recensé les subdivisions, en synchronie comme en diachronie, il conclut le C2 (et ouvrira le C3).

Contre l'objection que pourrait appeler la restriction déclarée du périmètre considéré à l'aire indo-européenne, il reprend l'argumentaire de W. Whitney répondant au sémitisant J. Oppert qui s'était élevé bien des années avant contre cette préséance :

- il s'agit d'un groupe auquel appartiennent les langues de l'Europe, vivantes et mortes, qui sont familières au public ;
- le travail accumulé sur ces langues est sans commune mesure avec celui disponible sur d'autres familles linguistiques ;
- la diversité des langues et des évolutions, le grand nombre d'observations disponibles offrent une quantité d'attestations et d'informations incomparable.

F. de Saussure en conclut qu'il convient d'étendre ce privilège de l'exemplarité au rapport de filiation entre le latin et les langues romanes avant de s'expliquer sur la nécessité d'un détour par l'histoire de la linguistique qu'il fait commencer au comparatisme :

Sans faire l'histoire de la linguistique indo-européenne en détail, il est impossible de passer sous silence les grandes périodes de cette histoire. Deux grandes périodes : 1) période <de jeunesse ou> d'enfance, <de tâtonnement, singulièrement longue> (de soixante <ans,> à peu près, jusqu'en 1870) ; 2) période où, <après un examen attentif des faits,> ayant reconnu son objet, <en possession à peu près de sa méthode, une direction toute nouvelle est donnée à cette science.>

La première peut paraître maintenant archaïque, même fossile ; mais <elle reste instructive :> les erreurs ou les idées fausses <que se donne une> science <dans ses débuts> ne sont que la reproduction en grand des erreurs qui s'offrent tout naturellement à l'individu. Nous examinerons donc <aussi cette première période, pour voir comment la linguistique est arrivée à comprendre son objet.> (C2 : 72)

Quelques principes sont esquissés :

- attribution à F. Bopp de la fondation de la discipline ;
- découpage de deux configurations épistémologiques d'un demi-siècle chacune ;
- hiérarchisation des travaux scientifiques, marqués par quelques découvertes majeures ;
- validation par une approche négative où la définition de l'objet de la science résulte de la réfutation des erreurs ;
- continuité entre les préjugés du sens commun et ceux des linguistes.

Comprendre l'histoire de la linguistique reviendrait par conséquent à déterminer quels sont les points de rupture qui ont décidé de l'émergence de la discipline et comment peuvent être scandés les deux moments du comparatisme.

4. LE PREMIER COMPARATISME

Pour appréhender la façon dont se conçoit le progrès des connaissances sur les langues et le langage, la naissance du comparatisme est exemplaire :

L'originalité de Bopp est grande et elle est là : d'avoir démontré qu'une similitude de langues n'est pas un fait qui ne regarde que l'historien et l'ethnologue, mais est <un fait susceptible d'être lui-même étudié et analysé.> Son mérite n'est pas d'avoir découvert la parenté du sanscrit avec d'autres langues d'Europe, <ou qu'il appartient à un groupe plus vaste>, mais d'avoir conçu qu'il y avait une matière d'étude dans les relations exactes de langue parente à autre langue parente. Le phénomène de la diversité des idiomes dans leur parenté lui apparaît comme un problème digne d'être étudié pour lui-même.

Éclairer une langue par l'autre, <expliquer si possible une forme par l'autre,> voilà ce qu'on n'avait jamais fait. <Qu'il y ait à> expliquer quelque chose dans une langue, on ne s'en était pas douté : les formes sont quelque chose de donné qu'il faut apprendre. (C2 : 74)

Les approximations du C1 sont rectifiées. F. Bopp est salué pour la façon dont il traite les langues, non comme aurait fait un historien ou un ethnologue, mais à partir d'une approche « interne » fondée sur le rapprochement des formes, en regard de la linguistique externe qui se consacre à l'identification des peuples, à leur organisation sociale et à leur destin. Il lui est cependant reproché, entraîné par la méthode qu'il adopte, d'accorder moins d'attention à l'aspect diachronique qu'à la comparaison d'états de langue saisis au moment de leur première attestation alors que ces correspondances ne devraient être exploitées qu'à proportion de lacunes dans les archives des langues, pour compenser l'absence de données :

Le nom de *Grammaire comparée* éveille plusieurs idées fausses, dont la plus fâcheuse est de laisser croire qu'il existe une autre grammaire scientifique que celle qui use de la comparaison des langues. Comme la grammaire bien comprise n'est autre chose que l'histoire d'un idiome, et que toute histoire offre beaucoup de lacunes, il est clair que la comparaison des langues devient par moments notre seule source d'information (précieuse même au point de pouvoir tenir lieu du document direct), mais elle n'est jamais en somme que notre pis-aller. (ELG : 174)

En se situant au point de rencontre de la phonétique et de la morphologie (la forme phonétique des marques verbales), traitant les termes disposés en regard comme les produits d'un même prototype différenciés selon les langues, F. Bopp fait de la langue « un problème digne d'être étudié pour lui-même », ce qui paraphrase le propos tenu dans l'introduction de la *Grammaire comparée*² que C. Bally et A. Sechehaye modifieront avant de l'attribuer à F. de Saussure en conclusion du CLG : « la langue envisagée en elle-même et pour elle-même » (CLG : 317). Cet apophtegme ne résume pas le programme du structuralisme. Il rappelle simplement la pratique à laquelle F. Bopp s'est astreint pour fonder la

2. « Les langues dont traite cet ouvrage sont étudiées pour elles-mêmes, c'est-à-dire comme objet et non comme moyen de connaissance ; on essaye d'en donner la physique ou la physiologie [...]. » (Bopp, 1866 : 8)

linguistique et se démarquer de la philologie – qui se consacre aux textes – et de l'histoire – qui traite des formations sociales.

À la suite de F. Bopp sont cités J. Grimm, A. Pott, T. Benfey, A. Kuhn et T. Aufrecht et, pour mémoire, public francophone et mieux encore genevois oblige, E. Burnouf et A. Pictet. G. Curtius et M. Müller font l'objet de remarques qui, au-delà des mérites qui leur sont reconnus, laissent poindre la sympathie (« C'est Curtius qui a fait pénétrer (par la clarté de son exposition <et l'>aménité de sa personne) dans la philologie <classique> le goût de l'historique » (C2 : 78)) et l'ironie : « [...] Max Müller en donnant une certaine popularité dans ses causeries brillantes. Mais ce n'est pas par l'excès de conscience qu'a péché M. Müller, et à ce propos a eu affaire à de terribles attaques de Whitney » (*ibid.*). Cette période se conclut, avant que ne soit dressé le catalogue des erreurs que le second comparatisme rectifiera, par un vif hommage à A. Schleicher bien éloigné de l'exécution en règle qu'on lit dans les notes ³.

5. LE SECOND COMPARATISME

En établissant un inventaire des « vues erronées » (C2 : 79), F. de Saussure éprouve sa méthode : la linguistique générale telle qu'il la conçoit n'est constructive, élaborant des concepts et des méthodes d'analyse de la langue, qu'à proportion de ses capacités de critique, s'opposant aux « idées fausses » (*ibid.*) qui l'ont devancée. Dans les deux cas, elle est la conséquence d'un nouveau point de vue. La vérité est moins quelque trouvaille que la rectification d'une ou plusieurs erreurs, huit dans ce cours en lieu et place des deux évoquées dans le C1, soit, en reprenant l'ordre de l'auteur :

1° « Importance exagérée, rôle <directement> erroné qu'on attribuait au sanscrit » (C2 : 79), aussi « L'habitude de partir toujours du sanscrit a obscurci pendant de longues années d'importantes questions : notamment celle du vocalisme parce qu'on a pris le sanscrit pour base, comme équivalent de l'indo-européen. » (C2 : 81)

2° l'insuffisance de la dimension historique : « la comparaison est la condition nécessaire de toute reconstruction historique. Mais il ne faut pas être uniquement comparatiste : c'est se condamner à ne pas conclure ! » (C2 : 81), et la question de l'alternance telle que l'a conçue Schleicher est donnée en exemple : « (au lieu de dire qu'il y a une alternance <indo-européenne> *o/e*, qui se transforme matériellement <en sanscrit, il suppose que> l'alternance existe séparément : <qu'il faut que> deux degrés soient réalisés dans chaque langue). Voilà donc une conception absurde [...]. » (C2 : 81)

3° « Tout un ensemble de conceptions qui ne correspondent à rien dans la langue [...] <idées préconçues> puisées ailleurs, dans d'autres disciplines » (C3 : 82) illustrées

3. « [...] lorsque enfin cette science semble triompher de sa torpeur, elle aboutisse à l'essai risible de Schleicher, qui croule sous son propre ridicule. Tel a été le prestige de Schleicher pour avoir simplement essayé de dire quelque chose de général sur la langue, qu'il semble que ce soit une figure hors pair encore aujourd'hui dans l'histoire des études linguistiques, et qu'on voit des linguistes prendre des airs comiquement graves, lorsqu'il est question de cette grande figure [...]. Par tout ce que nous pouvons contrôler, il est apparent que c'était la plus complète médiocrité, ce qui n'exclut pas les prétentions. » (*ELG* : 205)

par la prévalence de l'alphaisme, de Bopp à Curtius, qui fait de *a* « la voyelle la plus parfaite » (C2 : 82).

La conjonction des erreurs (1) à (3) a interdit au premier comparatisme d'éclaircir la question des voyelles en proto-indo-européen dès lors que le sanskrit, qui servait de repère, en avait largement modifié les réalisations au profit du *a*, donnant aux alternances vocaliques l'apparence d'« affaiblissements » et non leur véritable statut de formes antécédentes (apophonie ou *Ablaut*). F. de Saussure s'abstient de préciser qu'il est l'auteur de la rectification, opérée dans le *Mémoire*.

4° confusion entre la représentation de la langue obtenue par l'écriture et de la langue elle-même, « comme l'image de l'objet <n'est pas substituable à l'objet qu'on étudie> » (C2 : 82-83), avec un exemple tiré de J. Grimm attribuant au « th » anglais une aspirée en raison de la présence d'un *h*, et trois pages de commentaires qui reprennent l'avertissement du C1.

5° dépréciation du rôle de l'analogie ravalée au rang de « fausse analogie » (C2 : 86).

6° « l'absence générale de méthode » (C2 : 86).

7° « tendance <à regarder> comme suffisant de considérer le rameau le plus anciennement connu » (C2 : 87)

8° conception de la langue comme un document ethnologique sur les Indo-Européens (C2 : 88 *sqq.*), avec mention de la paléontologie linguistique d'A. Pictet, soit une manière de résoudre cette question dont F. de Saussure explique pourquoi elle ne peut être tenue pour satisfaisante (C2 : 90-91).

L'erreur (8) équivaut à une régression par rapport à F. Bopp puisqu'elle instrumentalise les données de la linguistique pour des fins qui lui sont étrangères. La (4), dans la continuité des trois premières, induit la nécessité d'une phonologie indépendante des systèmes de transcription quand la (5) met l'accent sur le principe fondamental d'une morphologie structurale. La (7) réévalue la dimension historique par rapport à l'approche comparative et la (6) rappelle la nécessité d'une théorie générale (Bouquet 1997).

Donc, sans forcer le trait, en capitalisant l'acquis de F. Bopp (8) et en donnant priorité à la dimension historique sur la dimension comparative (7), F. de Saussure dessine en creux son programme (6) :

- (1-3) rappelle l'objectif atteint en 1878 : à partir de l'analyse du vocalisme indo-européen, au-delà de la description des transformations des sons, déterminer une structure, *i.e.* ce qui sans être directement observable explique ce qui l'est (la reconstruction concerne le « système », l'inventaire des sons n'en est jamais qu'un des résultats) ;
- (4) une recherche attestée de 1881 à 1897 (*Phonétique et Théorie des sonantes*) qui, par différence avec la représentation des graphies, définit les principes d'une phonologie ;
- (5) correspond parallèlement au rôle que F. de Saussure assigne à la morphologie sans faire mention ni de syntaxe ni de sémantique ;

- (6) tel que le restituent, de 1907 à 1911 les trois cours, vise l'unification des données dans une « linguistique générale »⁴.

Par le chassé-croisé de seulement deux noms (*grammaire, linguistique*) et deux adjectifs (*générale, comparée*), la science du langage a enregistré les déplacements de son point de vue : *grammaire générale* d'Arnauld et Lancelot (1660), *grammaire comparée* de Bopp (1816), *linguistique comparée* d'A. Schleicher (1861-1862) et K. Brugmann (1886-1893) et finalement *linguistique générale* de F. de Saussure (1907-1911). Concernant le second comparatisme, on lit :

Une direction nouvelle fut donnée à la linguistique vers 1875. Il se forma même une école nouvelle, <celle des Junggrammatikers> [...]. Deux influences : le livre de Whitney (pas Allemand ni philologue) a donné le branle. Puis la philologie romane et la germanistique étaient beaucoup plus nourries de faits <(et de faits plus tangibles),> se mouvaient dans des sphères beaucoup plus historiques <(sur un terrain plus solide)> que la linguistique indo-européenne. (C2 : 92)

Les Junggrammatikers, Brugmann, Osthoff, Braune, Sievers, Paul, Leskien sont opposés à Curtius, Scherer et Schmidt. Saussure se range doctrinalement aux côtés des premiers sans s'y rallier et présente un résumé de leur programme en cinq points :

- primat de l'histoire de la langue sur la comparaison ;
- importance accordée à la langue comme « produit de l'esprit humain [...] œuvre de l'esprit collectif » (C2 : 93) ;
- reconnaissance du rôle fondamental de l'analogie ;
- grâce au développement de la phonétique, affranchissement de l'écriture ;
- fin du sanscritocentrisme, « d'où une série de conclusions qui renouvellent notamment la théorie du *vocalisme indo-européen*. » (C2 : 94).

On retrouve, dans le désordre, les éléments qui avaient servi à pointer les erreurs du premier comparatisme, jusqu'à la conclusion, hommage de l'auteur à lui-même. La suite est consacrée aux explications proposées pour expliquer la dialectalisation des langues indo-européennes, opposant à la théorie des migrations tribales – fondée sur la détermination d'un foyer primitif par la paléontologie linguistique –, la diffusion de traits phonétiques (théorie des ondes de Schmidt 1872) qui ne présuppose pas de déplacement de population. Ayant reposé la question des isoglosses et celle du lien entre race et langue, F. de Saussure conclut le C2 le 24 juin 1909 en mentionnant une ultime fois W. Whitney. À ce moment, on pourrait considérer qu'il n'a fait qu'engager une révision du comparatisme commencée trente-cinq ans plus tôt et dans laquelle il a joué un rôle éminent quoique bien mal reconnu.

4. S'il fallait donner une explication à la lacune de dix années durant lesquelles l'élucidation des rapports entre phonologie et morphologie se trouve suspendue, les réflexions sur les anagrammes, dans leur dévoilement cryptographique des relations sons/valeur, apporteraient la réponse la plus probable (Starobinski 1971).

6. LE TROISIÈME COURS (C3) OU LE « COUP D'ŒIL »

Le 28 octobre 1910, F. de Saussure reprend son enseignement là où il l'avait interrompu seize mois auparavant : c'est le C3. Comme dans le *CLG*, il s'ouvre par un « Coup d'œil sur l'histoire de la linguistique ». Quatre étapes sont distinguées : (i) la grammaire logique et normative des Grecs et des Français, (ii) la philologie, (iii) la première formulation du comparatisme et (iv) le second comparatisme. Exit la notation écrite des langues comme première appréhension de la langue. F. de Saussure annonce d'emblée qu'il s'agit pour les trois premières de « phases défectueuses » (C3 : 181), ce que le *CLG* traduit sobrement par « phases successives » (*CLG* : 13). Du premier comparatisme, il est déclaré : « Chose étonnante, jamais on ne se fit une idée plus défectueuse et plus absurde de ce qu'est la langue que dans les trente années qui suivirent cette découverte de Bopp (1816) » (C3 : 182), un réquisitoire remplacé, dans le *CLG*, par la reprise de la comparaison du latin *genus*, du grec *génos* et du sanskrit *'ganas* empruntée à (C2 : 74-78) et par un rappel de ce qu'était la situation de la grammaire comparée avant 1875 (*CLG* : 14-17).

La suite du propos du C3 est repoussée en fin de chapitre dans le *CLG*. Elle concerne le rôle joué par la romanistique dans la révision du comparatisme grâce à la disponibilité du prototype et à la possibilité d'observer le développement historique des phénomènes. Il est fait mention des obstacles que constituent, pour l'étude scientifique des langues, les préjugés du sens commun et la prégnance de l'image écrite :

Il n'y a aucun domaine qui, plus que la langue, ait donné lieu à des idées chimériques et absurdes. Le langage est un objet de mirages de toutes espèces. Les erreurs faites sur le langage sont ce qu'il y a de plus intéressant, psychologiquement parlant. Chacun laissé à lui-même se fait une idée très éloignée de la vérité sur les phénomènes qui se produisent dans le langage. Il est donc également de ce côté-là légitime à la linguistique qu'elle puisse aujourd'hui se croire en état de rectifier beaucoup d'idées, de porter la lumière là où la généralité des hommes d'étude seraient très facilement enclins à se tromper, à commettre les erreurs les plus graves. (C3 : 187)

Cet historique de la linguistique (il n'y aura plus, sauf une réflexion sur la linguistique synchronique, que des allusions), si bref par rapport à ce qui se lit dans le C2, souligne l'intention de F. de Saussure : constituer une épistémologie négative de la discipline fondée sur la rectification des erreurs passées et non pas, de façon apodictique et théorétique, sur quelque relation immanente entre le savant et son objet. Dès lors que traiter de la langue suppose de recourir à la langue, l'effort doit porter d'abord sur le matériau mis en œuvre, « objet de mirages de toutes espèces » tel que l'appréhendent les différentes écoles, les différents points de vue.

Le C3 enchaîne sur la diversité des langues, qui figure dans la quatrième partie du *CLG* au terme d'un remaniement en profondeur de l'ordre de présentation. En prolongeant l'introduction récapitulative du *CLG* par des éléments d'épistémologie (la place de la linguistique dans les sciences et son objet, l'opposition de

la langue et de la parole, de la linguistique interne et externe, enfin les distorsions introduites par l'écriture qui appellent les principes de phonologie), C. Bally et A. Sechehaye ont escamoté la portée critique que F. de Saussure associait à sa réflexion sur l'histoire de la discipline.

Elle resurgit dans le C3 quand F. de Saussure expose la rupture que constitue rétroactivement, pour nous, le structuralisme, dans l'association du terme *linguistique* à *générale* :

On posera cette question : Si la linguistique qui s'est développée depuis Bopp ne représente qu'un point de vue historique sur la langue, un point de vue mêlé et mal défini, <(que représente le travail des linguistes antérieurs (grammairiens français, grammairiens latins) ?)>. Elle représente un point de vue scientifique entièrement irréprochable au point de vue qui nous occupe. (C3 : 321)

On peut comparer la façon dont, prolongeant ce raisonnement, F. de Saussure expose son programme et comment ses éditeurs l'ont reformulé (le découpage en quatre séquences est destiné à faciliter la juxtaposition) :

Après avoir fait de l'histoire linguistique très longtemps et après en avoir tiré des résultats précieux **(1a)**, il faudra revenir au point de vue statique **(2a)**, mais y revenir avec un point de vue renouvelé **(3a)**. Ce sera une des utilités de l'étude historique d'avoir mieux fait comprendre ce qu'était un état **(4a)**. (C3 : 321-322)

Après avoir accordé une trop grande place à l'histoire **(1b)**, la linguistique retournera au point de vue statique de la grammaire traditionnelle **(2b)**, mais dans un esprit nouveau et avec d'autres procédés **(3b)**, et la méthode historique aura contribué à ce rajeunissement ; c'est elle qui, par contre-coup, fera mieux comprendre les états de langue **(4b)**. (CLG : 119)

Le décalque est aussi facile à relever que les décalages sont révélateurs :

- Le bilan de la grammaire historique ne mérite pas, selon F. de Saussure, l'appréciation négative de C. Bally et A. Sechehaye parlant de « trop grande place » ;
- Le « point de vue statique » ne constitue pas l'apanage, comme chez les éditeurs, « de la grammaire traditionnelle » ;
- Le « point de vue renouvelé » saussurien n'équivaut ni à « un esprit », fût-il nouveau, ni à des « procédés », fussent-ils autres ;
- Les « résultats précieux » de (1a) sont devenus une contribution au rajeunissement qui restreint l'apport du comparatisme tandis que la définition de l'état de langue, centrale pour le structuralisme, est réduite à la compréhension (diachronique) des états de langue.

Alors que F. de Saussure proposait d'élaborer une linguistique synchronique de plein exercice, à l'instar de la linguistique historique, C. Bally et A. Sechehaye minorent le comparatisme et ravalent la synchronie à la conception qu'en avait la grammaire « traditionnelle », *i.e.* à la tradition de la grammaire générale. Ils substituent au « point de vue », décisif épistémologiquement chez F. de Saussure,

« un esprit nouveau ». Ce n'est plus, dans une conception galiléenne, l'observateur qui se déplace par rapport à son objet mais le sujet qui, se transformant de l'intérieur, parviendrait à inventer de nouveaux procédés. Une fois encore, le recours à la psychologie supprime la réflexion sur la structure des langues (Bergounioux 2007).

7. CONCLUSION

La consultation des notes d'étudiants, sur un point précis, confirme combien la référence au *Cours de linguistique générale* est source de malentendus. Pour F. de Saussure, l'objet de la linguistique tel qu'il le construit est l'effet du point de vue qu'il adopte, par différence avec ceux de ses prédécesseurs, et non une construction *ex nihilo*. Les objets des sciences humaines n'existent qu'à partir d'une relation critique qui se détermine par opposition à d'autres : on aura reconnu le concept de « valeur » (Depecker, 2009 : 49 *sqq.*). À ce titre, la linguistique historique se constituait à partir d'un point de vue, ou plutôt de deux successifs, la linguistique structurale d'un troisième, et seule compte la mesure de la différence de celui-ci par rapport aux deux qui l'ont précédé, une différence qui s'apprécie au nombre d'erreurs rectifiées. Dans cette perspective, l'histoire de la linguistique équivaut à une critique constamment reconduite des insuffisances et des déports de la linguistique, déterminée par le déplacement de l'observation, en quoi elle est inséparable de la linguistique avec laquelle elle se confond.

Références

- [C1] SAUSSURE F. de (1996), *Premier cours de linguistique générale (1907) d'après les cahiers d'Albert Riedlinger*, édité par E. Komatsu & G. Wolf, Oxford/Tokyo : Pergamon Press.
- [C2] SAUSSURE F. de (1997), *Deuxième cours de linguistique générale (1908-1909) d'après les cahiers d'Albert Riedlinger et Charles Patois*, édité par E. Komatsu & G. Wolf, Oxford/Tokyo : Pergamon Press.
- [C3] SAUSSURE F. de (1993), *Cours de linguistique générale. Premier et troisième cours, d'après les notes de Riedlinger et Constantin*, édité par E. Komatsu, Tokyo : Université Gakushuin.
- ARNAULD C. & LANCELOT C. (1660), *Grammaire générale et raisonnée*, Paris : Le Petit.
- BERGOUNIOUX G. (2007), « La stylistique : Bally auteur du *Cours de linguistique générale* », *Pratiques* 136, 63-73.
- BERGOUNIOUX G. (2009), « La fonction critique de l'histoire de la linguistique », *Cahiers de l'ILSL* 26, 5-20.
- BOPP F. (1866), *Grammaire comparée des langues indo-européennes*, t. 1, Paris : Imprimerie Impériale.
- BOUQUET S. (1997), *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris : Payot.
- DEPECKER L. (2009), *Comprendre Saussure d'après les manuscrits*, Paris : Armand Colin.
- FEHR J. (2000), *Saussure entre linguistique et sémiologie*, Paris : Presses Universitaires de France.

- GODEL R. (1957), *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Genève : Droz.
- NORMAND C. (2000), *Ferdinand de Saussure – Critique et interprétation*, Paris : Les Belles Lettres.
- SAUSSURE F. de (1878), *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Leipzig : B. G. Teubner.
- SAUSSURE F. de (1972), *Cours de linguistique générale*, édité par T. de Mauro, Paris : Payot.
- SAUSSURE F. de (1993), *Cours de linguistique générale. Premier et troisième cours, d'après les notes de Riedlinger et Constantin*, édité par E. Komatsu, Tokyo : Université Gakushuin.
- SAUSSURE F. de (1995), *Phonétique*, édité par M.-P. Marchese, Padoue : Unipress.
- SAUSSURE F. de (1996), *Premier cours de linguistique générale (1907), d'après les cahiers d'Albert Riedlinger*, édité par E. Komatsu & G. Wolf, Oxford/Tokyo: Pergamon Press.
- SAUSSURE F. de (1997), *Deuxième cours de linguistique générale (1908-1909) d'après les cahiers d'Albert Riedlinger et Charles Patois*, édité par E. Komatsu & G. Wolf, Oxford/Tokyo : Pergamon Press.
- SAUSSURE F. de (2002a), *Théorie des sonantes. Il manoscritto di Ginevra (Bibliothèque publique et universitaire Ms. fr. 3955/1)*, edizione a cura di M. P. Marchese, Padova : Unipress ?
- SAUSSURE F. de (2002b), *Écrits de linguistique générale*, édités par S. Bouquet & R. Engler, Paris : Gallimard.
- SCHLEICHER A. (1861-1862), *Compendium der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, 2 tomes, Weimar : H. Böhlau.
- SCHMIDT J. (1872), *Die Verwandtschaftsverhältnisse der indogermanischen Sprachen*, Weimar : H. Böhlau.
- SECHEHAYE C. -A. (1908), *Programme et méthodes de la linguistique théorique. Psychologie du langage*, Paris : Champion.
- STAROBINSKI J. (1971), *Les mots sous les mots : les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris : Gallimard.